

# A travers la tapisserie, il préserve l'Histoire

**BIENNE** En effectuant les mêmes gestes que les artisans des siècles passés, Pascal Choulat perpétue un savoir-faire en voie de disparition. Dans son atelier, il offre une deuxième vie aux meubles et fauteuils.

PAR MAEVA PLEINES

On se sent rapidement comme à la maison à la rue du Moulin 50, à Bienne. Des aboiements de chien retentissent et un enfant court à pieds nus pour vous assurer qu'il est gentil. Le jeune Louis s'empresse de présenter son mini-atelier muni d'un marteau de charpentier et d'un piolet en plastique. Des jouets qu'il nomme parfaitement, à même pas cinq ans.

«A chaque fois que je démonte d'anciens meubles, j'apprends de nouvelles choses.»

PASCAL CHOULAT  
TAPISSIER

Son père lui a bien appris. C'est lui qui tient l'atelier, grandeur nature cette fois, de tapissier. Depuis bientôt un demi-siècle, Pascal Choulat exerce ce métier en voie de disparition. «Adolescent, je ne savais pas trop ce que je voulais faire. Alors, quand j'ai trouvé un apprentissage en 1976, je me suis lancé sur les pas de mon grand-père», raconte-t-il en désignant une photo ancienne. «Il travaillait à Porrentruy pour 1,85 franc de l'heure. Aujourd'hui, on est plutôt sur du 80 francs», sourit l'artisan. Après avoir fait ses gammes à gauche et à droite, passant par Zoug, Lausanne ou encore Sainte-Croix, il ouvre son propre atelier à la rue des Armes à Bienne au début des années 1980. Il travaille ensuite à Villetteret et à Porrentruy. Il retrouve la cité seelandaise en 2019.

Pendant tout ce temps, son quotidien n'a que peu changé: il le passe dans la mousse, la fibre de palmier, le crin et la toile. Si la profession de tapissier comprend la pose de rideaux ou de tapis, cela fait longtemps que le sexagénaire a laissé tomber ces aspects. Ce qui lui plaît, c'est surtout les fauteuils anciens. Et ça se voit. Dès l'entrée, un siège doré de l'époque Napoléon III en cotoie un autre aux imprimés léopards des années 1930.

«J'aime perpétuer les mêmes gestes que d'autres artisans effectuaient des siècles avant moi. Et, à chaque fois que je démonte d'anciennes créations, j'apprends de nouvelles choses.» De nature timide, Pascal Choulat s'emballa dès qu'il raconte son métier.

## Amateur de traditions

«Aujourd'hui, les rembourrages sont fabriqués en mousse. Mais, dans les années 50, on ne trouvait que des ressorts.» Dans son atelier nommé VDU, les clients peuvent décider leur mode de réparation, contemporain ou traditionnel. On comprend, entre les lignes, que la seconde option ravit davantage cet amateur de traditions. Ainsi, il pourra poser des sangles, puis des ressorts qui seront ensuite étreints par un gainage et recouverts d'une toile de jute. Par-dessus, une couche de crin sera fixée sous une deuxième toile. On y ajoutera une couche de ouate avant de coudre un tissu de finition. Un long processus que Pascal Choulat détaille à toute allure, en vrai passionné. L'avantage de ces techniques anciennes réside dans leur durabilité, mais aussi dans la ré-



Pascal Choulat a fait son apprentissage à Bienne dès 1976 et il s'est réinstallé dans la cité seelandaise en 2019. NICO KOBEL

duction de produits chimiques utilisés. «Le crin et la toile se décomposent. Il ne restera que du métal à la fin», note le Biennois.

Il se réjouit d'un regain d'intérêt pour la réparation des objets. «On nous remet désormais certains meubles qui auraient fini à la benne autrefois. Ainsi, ils bénéficient d'une deuxième vie.»

## Messages des meubles

D'ailleurs, certains tapissiers sont bien conscients de la riche trajectoire que peuvent avoir leurs meubles. Ainsi, l'inté-

rieur d'un sofa ou d'un fauteuil peut révéler de drôles de secrets. Pascal Choulat a récemment découvert deux grandes pancartes en carton dissimulées derrière un revêtement. Un apprenti nommé Paul Zimmermann y laisse une coupure de journal de 1946 ainsi qu'un petit texte humoristique.

«Cela arrive régulièrement. Certaines personnes laissent de la monnaie dans un repli pour s'assurer qu'elles ont affaire à un professionnel sérieux», glisse Pascal Choulat. L'air de rien, il ajoute: «Un jour, j'ai découvert une épingle à

cravate en or décorée d'un diamant. Et, comme j'avais acheté le meuble chez Emmaüs, il n'y avait pas de propriétaire à qui la ramener.» L'artisan de 62 ans ne manque pas d'histoire sur son activité. D'ailleurs, il ne se voit pas arrêter avant la septantaine. «Tant que mes outils principaux fonctionneront, j'aurai plaisir à travailler, lâche-t-il en désignant ses deux mains. En parlant d'outils, il avoue qu'au moment venu, il aura bien de la peine à se défaire des siens, chinés dans des brocantes et conservés depuis des temps ancestraux.

Se pose donc la question de la transmission. «Je ne prends plus d'apprentis, c'est trop lourd», soupire le père de famille. Et son fils? «Il fera ce qu'il vaudra.» Pas de pression pour le petit Louis, qui s'affaire toujours dans son coin et accueille les clients avec le plus grand naturel. D'ailleurs, s'il tient autant de son père que de sa mère, il gèrera l'aspect pratique comme la vente. En effet, avec ses compétences de journaliste, cette dernière participe pleinement à l'entreprise familiale en s'occupant de la communication.

## Adieu, Monsieur le professeur

**HOMMAGE** Tour à tour enseignant, recteur du Gymnase français de Bienne, politicien et défenseur de la culture, Roland Villars s'est éteint paisiblement, dimanche matin, à l'âge 83 ans.

«Samedi, il m'avait encore dit: je vais m'en sortir!» Mais dimanche matin, après l'avoir veillé toute la nuit, son épouse, Jo, n'a pu que constater le décès de Roland dans une chambre du Centre hospitalier de Bienne. Roland Villars avait 83 ans. Il fut, et restera, un monument pour celles et ceux qui l'avaient côtoyé au Gymnase français en tant qu'élève, parent ou enseignant; pour les fans de théâtre qui le croi-

saient dans les travées des salles de spectacles de Bienne et de la région; et ses camarades du Parti socialiste biennois, dont il fut un fidèle serviteur. Roland était un grand séducteur, mélange de Sean Connery et de Francis Huster. Un sens de la répartie incomparable et des références littéraires impressionnantes. Un de ses jeux préférés? Les charades. Une de ses préférées? La voci: «Mon premier est un bavard. Mon

deuxième est oiseau. Mon troisième est chocolat. Et mon tout est un dessert.» Réponse à la fin de l'article! Comme toutes les personnes joviales, ce Biennois vivant à Frinvillier savait que les personnes dotées d'un fort sens de la dérision cachaient souvent de profondes blessures. D'ailleurs, dans les cours hors-cadre sur l'humour qu'il animait dans les années 80 au Gymnase français de Bienne,



La culture francophone biennoise doit beaucoup à Roland Villars. ARCHIVES

dont il fut aussi le recteur, ce professeur de mathématiques ne manquait pas de rappeler cette évidence: les clowns sont rarement des gens heureux. Roland Villars avait l'habitude d'arriver souvent en retard à ses cours de mathématiques en descendant de manière

nonchalante de sa belle voiture, une clope au bec. Il claudiquait légèrement avec élégance, un handicap dû à une chute lors d'une course de 110 mètres haies, discipline dont il fut un des grands espoirs suisses dans les années 70. Ce père de deux enfants fut aussi un in-

crovable passionné de jazz. Sa discothèque débordait de vinyles émouvants.

Durant quelques années, Roland Villars fut aussi un des piliers du Parti socialiste biennois, qu'il avait présidé et représenté durant trois législatures au Conseil de Ville. Et sans ce fils de réparateur de vélos qui, enfant, affirmait rêver en suisse allemand, la langue de sa mère, Bienne ne serait pas aussi fière de sa scène théâtrale. Car c'est aussi grâce à lui et au Conseil de fondation des spectacles français, qu'il a longtemps présidé, que le Palace, devenu depuis Nebia, existe. Il mériterait un jour de porter son nom.

La réponse à cette charade qu'aimait tant Roland Villars était: «Un bavarois au chocolat (bavard), oiseau, (chocolat). Mais il en connaissait de beaucoup plus difficiles! A jamais, l'ami. MOHAMED HAMDIAUI